

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 2.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 25 Mai 1866.

## ABONNEMENT.

Ville, trois mois..... 45 sous  
Campagne..... 30 sous  
Chaque numéro..... 4 sous

## L'ELECTEUR

Paraît le Vendredi de chaque semaine.  
Toute correspondance concernant la rédaction doit être adressée franco à

A. GUERARD, et C. PROPRIÉTAIRES.

Rue St. Marguerite, No. 45.

## FUUILLETON DE "L'ELECTEUR"

du 25 MAI 1866.

### UN BEAU BRIN DE FILLE.

I.

Aimez-vous les romans de cour d'assises, écrits par les forçats avec un instrument contondant ou signés avec une dose d'arsenic par une femme contrariée dans son amour? Voici un de ces écrits auquel il n'a manqué que fort peu de formalités pour figurer sous la rubrique *Tribunaux*. Je le tiens d'un vieux paysan de la Marche, qui me l'a donné *pour rien*, aux vacances dernières.

On ne savait pas, me disait-il, dans toute la province, un plus adroit et plus courageux braconnier que le père Talon. Le son de sa carabine était connu à plus de dix lieues à la ronde; et de mémoire de garde-chasse il n'avait pas quatre fois manqué son coup dans sa vie.

Le père Talon s'était bâti dans les broussailles du hameau de Veldez une espèce de tanière, au-dessus de laquelle il avait accroché un brandon, sans doute dans le but de faire croire à la présence d'une auberge. Mais je vous eusse bien défié d'y rencontrer l'ombre d'une marmite ou le soupçon d'une casserole. C'était une manière de concession faite par lui aux exigences de la justice, qui, du reste, se souciait médiocrement d'avoir des démentés avec un si habile tireur.

Le vieux braconnier ne se mettait jamais en campagne sans être escorté de son chien et de sa fille. Son chien était un animal fort laid, fort sale et fort intelligent, auquel il avait donné le nom ironique de *Gendarme*. Quant à sa fille, elle s'appelait Jeanne. Vous avez vu de ces belles et fortes natures chez les Arlé-

siennes et chez les Basquaises. Elle portait fièrement ses dix-sept ans écrits en flamme dans ses yeux curieux et grands, et dans ses cheveux tordus en câble. *Un beau brin de fille*, disaient les paysans en parlant d'elle, et cet éloge robuste, Jeanne ne l'avait pas volé. Seulement, trop de dédain peut-être éclatait sur sa lèvres d'un rouge sombre de cerise écrasée; ce front, traversé à son sommet par un pli grave, accusait peut-être une énergie trop virile; mais en revanche, dans le duvet rose de ses joues, et surtout dans la fossette de son menton, il y avait suffisamment de quoi faire oublier le sérieux de certaines lignes. L'apprenti de certains concours. Sa gorge aurait brisé trois corsets de marque. Jeanne était grande et la mieux faite de toutes les paysannes qui dansaient le dimanche la *Sabotière* sous les ormes.

Les liens du sang étaient à peu près les seuls qui existassent entre Jeanne et le braconnier; protection d'une part et respect de l'autre, laissa bonnat l'échange. En fait de tendresse, ils n'en savaient ni n'en pouvaient davantage. Les devoirs de Jeanne se réduisaient à peu de chose. Pieds nus, la robe retroussée et attachée derrière la jupe, elle portait la carnaissière de son père, en se suspendant de temps en temps aux branches d'arbre rencontrées.

A force de battre les buissons et les étangs, Jeanne finit par demander à son tour un fusil et de la poudre. Le jour où elle tira sa première poule d'eau fut pour elle un jour de fête. A partir de ce moment, hardie, mais docile écolière, l'œil brillant, le geste certain, elle ne tarda pas à devenir l'orgueil du vieux Talon, dont elle balançait plus tard la terrible renommée.

Ces deux êtres de nature primitive et presque sauvage, le père et la fille, allaient à la chasse comme ils auraient été à la guerre. Ils y apportaient tous deux le même calme, la même conviction; tous deux faisaient quelquefois des lieues entières, côte à côte, sans s'adresser un seul mot, sans échanger un seul regard. Leur pensée ne se rencontrait alors que dans un même appel à *Gendarme*, ce trait d'union vivant entre eux deux.

Mais en même temps que Jeanne faisait la chasse aux bêtes de l'air et des champs, l'Amour faisait la chasse au cœur de la braconnière et la couchait en joue au tournant de chaque sentier. *Gibier des bois, gibier d'amour*, comme dit une vieille chanson. Plus d'une fois elle laissa partir l'oiseau... pour s'arrêter, rêveuse, devant les ailes d'un moulin où demeurait

un beau garçon de vingt ans qui avait les plus charmants cheveux blonds qui se puissent trouver sous un bonnet de coton blanc. Plus d'une fois elle rentra au logis, à la nuit tombante, les mains vides et le regard singulièrement ému.

On se doute bien que le père Talon s'aperçut de ce changement. Un jour qu'elle avait laissé échapper devant lui une caille, il fit entendre un juron d'impatience, et se mit à siffler entre ses dents, ainsi qu'il avait habitude de le faire lorsqu'il se trouvait sous l'empire d'une contrariété. Jeanne marchait en baissant la tête.

Tout à coup, après quelques minutes de silence, il se tourna vers elle et lui dit brusquement:

"A propos, Jeanne, j'ai songé à te marier."

—Moi, mon père?

—Pierre Lachaux m'a demandé la main; c'est un brave homme, et un de mes amis; si tu lui as accordé

La jeune fille, qui avait d'abord beaucoup rougi, releva la tête d'un air étonné; puis, souriant avec indifférence:

"Je n'aime pas Pierre, répondit-elle."

—C'est possible; mais je l'aime, moi."

Jeanne regarda son père, comme pour s'assurer s'il parlait sérieusement.

"Je ne veux pas me marier," dit-elle avec tranquillité.

Mais son père ne l'écoutait plus. Il venait de lancer son chien sur une pièce magnifique à laquelle il préparait un coup triomphal. Ce ne fut qu'après avoir relevé le canon de son fusil qu'il reprit l'entretien en ces termes:

"Pierre Lachaux viendra demain. Voilà trois ans qu'il a ma parole. Il sera ton mari dans huit jours."

C'était précis et concluant. Il n'y avait rien à répondre à cela. Jeanne garda ses réflexions pour elle.

II.

Après tout, c'était un assez bon parti que Pierre Lachaux, surtout pour la fille d'un quasi brigand comme le vieux braconnier. Il avait fait les guerres d'Afrique et s'était vaillamment battu dans les buissons contre les chougans noirs de l'Émir. On citait de lui beaucoup de traits de courage et de force. C'était surtout un homme d'entêtement et qui aurait mérité de naître en Bretagne, là où on trempe les hommes dans la mer et où on les met sécher sous les chênes. Il était froid et parlait rarement; mais ce qu'il disait était toujours bien dit. Après avoir fait son service de sept ans, il était rentré au

pays avec le grade de Sergent-Major, et il vivait en repos du produit d'une métairie que lui avait laissée sa mère. Ses traits énergiques, mais calmes, attestaient la double et salutaire fierté du soldat et du paysan.

Pierre Lachaux arriva le lendemain à l'auberge de Veldez, ainsi que l'avait annoncé le père Talon. Il écouta sans sourcilier les observations de la jeune fille et l'aveu de son amour pour un autre; quand elle eut fini, il lui prit cordialement les deux mains, et lui répondit en les serrant entre les siennes:

— Vous êtes une honnête fille. Merci.

Puis il lui tourna le dos.

— A quand la noce? dit le vieux braccioni qui vint à passer dans la chambre.

— Toujours pour la huitaine, répondit Lachaux.

— Qu'est-ce que vous dites donc? fit Jeanne.

— Je dis que nous nous marions dans huit jours.

— Mais vous savez bien que je ne vous aime pas!

— Je le sais.

— Mais vous savez bien que j'aime Basile!

— Bon! cela se passera. Ce n'est pour moi qu'une affaire de patience.

A ces mots, qui annonçaient une sérieuse résolution, Jeanne vit bien que sa dernière chance d'espoir était perdue. Elle n'aimait déjà pas le sergent, elle comprit qu'elle allait le détester. Un profond et premier sentiment de haine se glissa au fond de ce jeune caractère, obligé de ployer pour la première fois devant la volonté de deux hommes.

CHARLES MOUSET.

A Continuer.

## QUEBEC:

VENDREDI, 25 MAI 1866

Nous avons donné à notre humble et petite feuille le titre de L'ÉLECTEUR. Nos amis nous ont demandé pourquoi nous avons choisi ce titre parmi tant d'autres qui suintent la réclame, dont le premier venu aurait placé notre entreprise sur un champ-clos bien défini du terrain politique.

Voici notre réponse toute candide à cette interpellation:—

Nous sommes trop nouveaux pour n'être pas modestes, et nous, nous avouons de bon cœur que notre influence dans la presse, si nous avons l'honneur d'en posséder, ne sera pas la conséquence, de services rendus à la cause publique dans le passé, quand nous datons à peine d'hier, mais que nous la conquerrons par un travail ardent à servir dans notre humble sphère les intérêts populaires.

Sous ce rapport notre avenir est dans nos mains; il est dans notre ferme détermination de dire au peuple la vérité que le peuple doit entendre; il est dans notre foi dans l'avenir des principes sacrés et évangéliques de la démocratie que nous

professons; il est surtout dans notre ferme détermination de faire le bien dans la mesure de nos forces et de nos convictions.

A d'autres les grands déploiements phraséologiques, les tournois littéraires, les joutes dans lesquelles deux vanités, deux ambitions, deux rivalités se rencontrent la plume au poing, comme jadis les paladins du bon vieux temps se rencontreraient la lance en arrêt pour conquérir leur belle. La politique d'aujourd'hui est, aux mains de ces Messieurs, devenue un métier ignoble: le but un sac d'écus à ramasser dans une piroquette sous la férule du pouvoir.

Nous voulons tout bonnement être utiles, et en jetant sur la scène politique un regard rapide nous avons remarqué une des plaies les plus hideuses qui rongent depuis l'épiderme jusqu'au cœur le monde politique et nous avons pensé que ce serait une belle mission d'y porter remède.

Cette plaie, c'est la corruption électorale, c'est l'indifférence des masses dans cette question si vitale, c'est la pression morale et matérielle exercée par des intérêts sans vergogne et masqués de respectabilité sur la crédulité et les instincts naïfs du peuple.

L'élection, c'est-à-dire la volonté populaire soutenant sur ses épaules et sur sa conscience les élus de son choix, les mandataires de son pouvoir constitutionnel, l'élection est la base et la seule garantie de nos libertés.

Nous avons voulu faire comprendre au peuple la dignité et l'importance de sa mission sous ce rapport et c'est pour cela que nous avons choisi le titre de L'ÉLECTEUR.

Nous développerons plus tard notre thèse, si nos lecteurs nous encouragent dans nos efforts. Pour aujourd'hui nous sommes forcés de nous arrêter à cette réponse que nos amis voudront bien accepter.

C'est vendredi dernier que la taxe du drainage, à laquelle M. Cauchon tient si fort, revenait modifiée devant le Conseil, sous les auspices de M. Hamel. Ce monsieur n'était pas disposé à ce qu'elle fut ce soir-là l'objet des délibérations du Conseil, et demanda qu'elle fut maintenue sur les ordres du jour. Quelques conseillers, MM. Lemesurier et Pruneau entr'autres, insistèrent sur la prise en considération de cette taxe le soir même. M. Hamel, placé entre l'alternative de discuter son projet de taxe ou de l'abandonner tout à fait, prit ce dernier parti. Nous devons savoir gré à MM. les Conseillers d'avoir pris une attitude aussi ferme devant une question qui semblerait cacher un piège très dangereux.

On nous a apporté le titre d'un ouvrage que M. Abdon Côté doit faire paraître prochainement, les étapes d'un ambitieux. Les "sous presse" ont fait leur temps; et bien d'autres folichonneries disparaissent avec la *Scie Illustrée*. Nous ne disons pas du mal des moyens de critique que ce journal employait; au contraire, plus d'un titre de livre à paraître

avait un sens profond, et celui qui concerne M. Côté une très grande signification pour ceux qui connaissent l'échevin qui va deux fois par semaine s'asseoir à l'Hotel de Ville.

Nous demandons pardon à l'auteur anonyme du "sous presse" en question, si nous prenons la parole pour lui donner un peu plus de développement.

M. Abdon Côté est un ambitieux, qui, comme tous les ambitieux, procède par étapes. Il a commencé, nous ne savons à quelle époque, par faire de jolis discours empreints de la verve du commis voyageur et de la bêtise de Cadet Roussel. Il fait de jolis discours; c'est sa spécialité; les lieux communs coulent de source sans que les velours ni les cuirs y fassent obstacle; et pour quoi s'en inquiéterait-il? N'a-t-il pas essayé de prouver que l'éducation ne doit compter presque pour rien dans la représentation du pays?

Et voyez où mènent les jolis discours? Le voilà désigné (par qui?) pour représenter le quartier St. Roch à la Corporation. N'était-il pas devenu, lui aussi, une puissance démocratique, avec laquelle il fallait absolument compter? M. Côté avait exploité la démocratie de St. Roch, naturellement les suffrages démocratiques vinrent à lui, et le tour fut fait.—M. Côté est conseiller, et il se juche sur le premier gradin de son ambition.

Les contribuables de la localité que ce monsieur représentait, n'ont pas su comment il remplissait le mandat qu'ils lui avaient confié, car ils ne l'auraient jamais fait échevin; non, ils n'auraient certainement pas contribué à faire faire à son ambition une pareille étape.

Echevin, M. Côté devient l'intime ami de M. Cauchon; il avait eu d'abord l'effronterie de le prôner, de se jeter dans ses bras, de le traiter comme une providence.

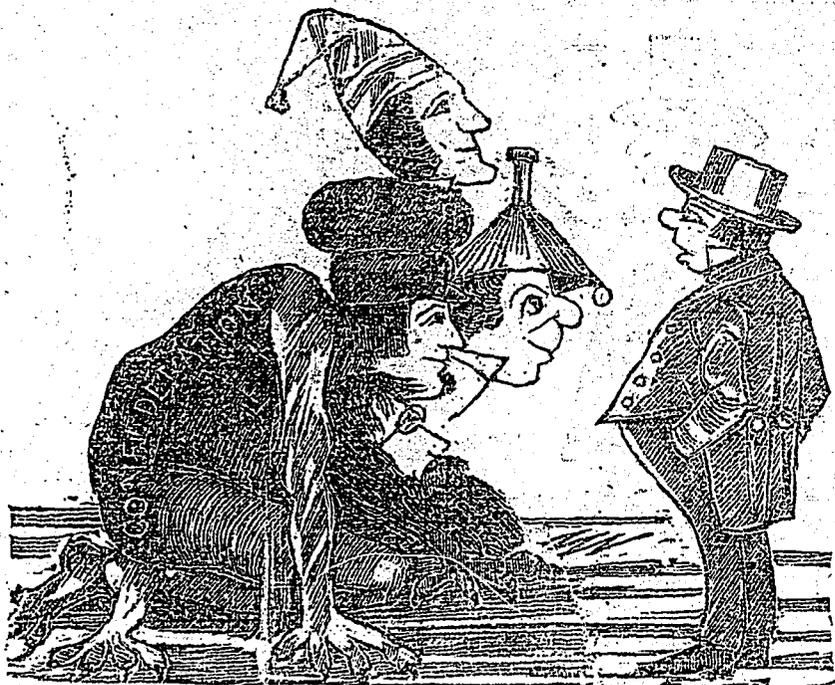
Aujourd'hui il flatte, il cajole M. Cauchon, pour devenir maire suppléant, ou pour que ce journaliste appuie sa candidature, qu'il se propose de poser de la comté de Lotbinière, aux prochaines élections générales. Où son ambition s'arrêtera-t-elle? Sans doute quand l'ignorance aura ses coudées franches, quand l'intelligence aura abdiqué en faveur des Jo-crisses.

La seule étape, pour un homme comme M. Côté, il serait grand temps qu'il y songeât, est son comptoir dont il n'aurait jamais dû se séparer.

Maintenant si l'auteur du "sous presse" n'est pas content, nous lui donnerons à son tour dans notre journal tout l'espace qu'exigeront les développements de son idée.

Les personnes à qui nous adressons L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer s'il ne s'abonnent pas.

Au prochain No. nous publierons un article d'un correspondant au sujet de la représentation dramatique donnée par les amateurs du Cercle Littéraire.



LA CONFEDERATION ET JOHN BULL.

DERRIÈRE LES COULISSES.

La rampe s'illumine—la toile est levée la comédie se joue— Arlequin enlace Colombine et Pantalon fait des pirouettes.

Pendant que le parterre rit à ces arlequinades, pénétrons dans les coulisses.

C'est dans l'ombre de ces coulisses que les destinées des peuples se moulent au creuset des ardeutes convoitises, des ambitions avides.

C'est là que les plans se forment—là que se préparent ces gigantesques sauts de tremplin que l'on exécute aux yeux de l'opinion publique ébahie.

John Bull et la Confédération s'entretiennent. Écoutons.

JOHN BULL.—Quel est ce vampire ?

LA CONFÉDÉRATION.—Je suis la chrysalide d'où sortira une monarchie anglaise, implantée sur le Nouveau Monde. Larve à l'heure présente, je deviendrai plus tard une Gorgone féconde en iniquités. Je ne suis pas une conception démocratique comme on l'a cru d'abord. Non—L'infamie m'a mise au monde. Je mets en vigueur, John Bull, ce système en honneur dans votre politique, j'absorbe les nationalités et les patries, et je sacrifie sur l'autel de l'égoïsme ces choses qu'on dit sacrées. Enfin, je suis une grande prostituée.

JOHN BULL.—Que prétendez vous faire ?

LA CONFÉDÉRATION.—Beaucoup de choses—Le servage colonial doit être remplacé dans le Nouveau-Monde, par une monarchie. Je veux ôter leurs droits à ces peuples, détruire leur liberté, et faire de cette partie de l'Amérique le boulevard de votre puissance sur ce continent. Je veux choisir, dans les familles des rois du vieux Monde, quelque orgueilleux prince, un Héliogabale quelconque que j'affublerai d'une couronne. Je fonderai des ordres de chevalerie, je signerai des titres de noblesse, et les blasons, les riches armoiries seront les prix de la trahison. J'aurai un Versailles et des courtisans serviles. Je semerai l'or dans les masses. La jeunesse canadienne, je la reléguerai dans les camps, ces écoles de corruption. Cette soldatesque fera cause commune avec la valetaille.—Je gorgerais de richesses ceux qui auront vendu leurs pays, et ces piliers de la monarchie nouvelle, ces favoris blasonnés, ces nobles gentilhommes deviendront possesseurs des grandes propriétés, ainsi qu'il s'est vu à Rome, dans la décadence, et en France au temps de la Féodalité. Pour me résumer, les Provinces seront une vaste Asie dont les villes seront autant de Babilônes.

JOHN BULL.—Tout cela est très bien, mais s'il se trouve quelque âme généreuse qui proteste, quelque cœur patriotique qui réagisse, que ferez vous ?

LA CONFÉDÉRATION.—Cela m'inquiète peu. Il est probable qu'il y aura du sang versé. La guerre civile n'a pas dit son dernier mot, au Canada surtout. Demandez aux peuples opprimés ce qu'on leur répond en Europe. Demandez à la Pologne, à la Hongrie, à L'Irlande.—L'échafaud est là.

JOHN BULL.—Allons ! Je vois que vous comprenez bien les choses, ma fille.

(John Bull et la Confédération se retirent.)

Ces mystères de coulisses sont-ils assez dévoilés ?

ANNIBAL CHAMOILLARD.

Stances De Mecene

Mécène suivait les préceptes de Pythagore; en s'endormant tous les jours au son des instruments. Sa philosophie était de jouir de la vie, à laquelle il tenait beaucoup; ainsi qu'il le témoigne par ces vers que Sénèque lui attribue :

*Debilem facile manu,  
Debilem pede, coxa;  
Tuber astrue gibberum,  
Subricos quate dentes:  
Vita, dum superest, bene est;  
Hanc mihi, vel acuta  
Si sedeam cruce, sustine.*

Ce que la Fontaine a ainsi imité :  
Mécène fut un galant homme.  
Il a dit quelque part : " Qu'on me rende im-  
(potent,  
Cul de jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en  
(somme  
Je vive, c'est assez; je suis plus que content,  
ANNIBAL CHAMOILLAD.

Varietes.

On nous écrit d'Ottawa que depuis l'arrivée de l'homme au grand chapeau et au lorgnon de cuivre, tous les gamins de la ville disent que c'est Stephens le chef des feniens. Il paraît aussi que les seules choses que les employés du gouvernement puissent se procurer à Ottawa ce sont de vieux souliers sauvages bons pour les raftmen.

Un commis infidèle était accusé d'avoir gratté des livres.

Voyons, messieurs, dit le coadjuteur qui le défendait, ce jeune homme connaissait ses livres mieux que vous... Il les a grattés... c'est possible... mais qui vous dit que ces livres n'avaient pas de deman-geaisons ?

Croyez-vous qu'il reste encore des gens qui ont la prétention de ne croire à rien ?

Une espèce d'apothicaire qui se faisait appeler " docteur " et qui s'était glissé à table sans que personne sût comment, se moquait de toutes les religions.

—Vous n'avez donc aucune croyance ? lui demanda-t-on.

—Non, monsieur, dit le docteur en se versant un grand verre de beaune pour la quinzième fois.

—Eh bien ! lui dit un des convives, si vous êtes athée, il ne faut pas boire autant que cela, parcequ'il qu'il y a un Dieu pour les ivrognes.

—Hélas ! disait Damis Paul, je ne voudrais pas être dans la peau de ce gros bonhomme, et il désignait celui qui tenait le piano aux représentations de la Compagnie française.

—Vous y seriez pourtant bien à votre aise,—répondit Lavigueur.

L'autre soir, chez Mde D... on feuilletait des albums, des livres, éparpillés sur un guéridon. Un volume de Malherbe se trouva sous la main d'un critique pour le moins aussi fort que M. Thibault. Il releva ce vers :

Enfin cette beauté m'a la place rendue.

—Ma la pla ! ma la pla ! s'écria le critique ; comme c'est harmonieux !

—Je connais quelque chose de plus fort.

dit quelqu'un; ceci, par exemple: *parabalasta*.

Comment, dit le Thibault de salon, *parabalasta*! C'est de l'iroquois, du cochinchinois, du bétien?

—Non, c'est du français.... voyez à la page 80 de l'œuvre d'un poète académicien, et vous y trouverez le *pà ra ba la fla* tout au long.

—Oh! par exemple!

—L'exemple, le voici:

*Comparable à la flamme.*

—C'est ma foi vrai!

LEGLANEUR.

Gazette Pour Rire.

—Sais-tu quelle était la plus habile écuyère de l'antiquité? demandait l'autre jour notre comique Mignon au jeune Simplet.

—Mais, répondit Simplet, qui n'est pas sans avoir une certaine teinture de mythologie, si mes souvenirs de classe ne me trompent pas, ce devrait être Antiope, qui fut la reine des Amazones.

—Tu n'y penses pas, mon vieux; c'est la femme de Loth!

—Comment ça.... la femme de Loth?

—Sans doute, puisqu'elle n'eut qu'à se retourner pour être en sel (*en selle*).

Un maquignon d'affaires disait il y a quelque temps dans un hôtel de la Basse-ville:

—Messieurs, les rues de Québec, après minuit ne sont pas sûres. Hier, j'ai été suivi obstinément par un homme mal vêtu, jusqu'à ma porte. Heureusement j'ai fait bonne contenance, mais à coup sur c'était un voleur!

—Un voleur, interrompit un consommateur, allons donc! mon bon, vous avez eu peur de votre ombre.

RIMOUSKI.

Pensees Drolatiques.

—On a souvent besoin d'un coup de main, rarement d'un coup de pied.

—L'intérêt est une fameuse colophane; il fait vibrer toutes les cordes de l'âme humaine.

—C'est lorsqu'on est enrhumé qu'on voudrait manquer de "toux."

—La vie une est flamme éternelle, et nous sommes des bûches destinées à l'alimenter.

—Si le cor que j'ai au pied était un corps de cavalerie, je pétitionnerais pour le faire changer de garnison.

—L'accueil est un thermomètre qui indique le degré de fortune; il descend à glace devant l'homme sans le sou.

—La lune est une vagabonde; elle ne fait que changer de quartier.

—Si ton chapeau te blesse, ne l'enfonçe pas sur la tête de ton voisin.

RIMOUSKI.

Sur les instantes prières du philosophe Groperrin, nous publions le morceau de poésie dédié par lui à l'auteur des "Travailleurs de la Mer."



Conversation entre deux amis.

JACQUES. — Ah! bonjour Baptiste, dis-donc, tu étrennes des bottes aujourd'hui, où les a-tu achetées?

BAPTISTE. — Chez Jos. Poirier, coin des rues du Pont et des Fossés, à l'enseigne de la grande botte, dans la maison de M. William Venner.

JACQUES. — Ma foi, tu es heureux, plus heureux que moi. Moi, je me suis fait embêter; mes bottes prennent l'eau comme de véritables éponges. Je suis resté deux mois au lit, en proie à des rhumatismes et à une bronchite aiguë. J'ai vu la mort de près, et tout cela est dû à de mauvaises chaussures.

BAPTISTE. — Eh! bien moi, je ne redoute pas ces misères, j'achète mes bottes depuis deux ans chez M. Jos. Poirier. Il vend toutes sortes de chaussures, faites dans le meilleur goût, pour Dames, Messieurs, et Enfants. Si son assortiment ne te fournit pas de chaussures à ta fantaisie, il t'en fera, dans le plus court délai, ayant à son service des ouvriers expérimentés.

JACQUES. — Que tu es heureux!

BAPTISTE. — Il n'y a que deux ans que j'achète chez M. Jos. Poirier, je le repète, et j'ai été bien servi. Si, toi, ta femme ou tes enfants ont besoin de bonnes chaussures, visite l'établissement de M. Jos. Poirier, et je serai l'homme le plus surpris du monde si tu n'es pas content.

JACQUES. — Je vais y aller tout de suite.

BAPTISTE. — Vas-y et n'attends pas au samedi, car la grande confusion occasionnée par ses nombreuses pratiques te fera attendre trop longtemps ce jour là. Un dernier renseignement: — M. Jos. Poirier vend à bon marché.

JACQUES. — J'y vais tout de suite.

BAPTISTE. — Souviens-toi bien — Jos. Poirier, coin des rues du Pont et des Fossés, dans la maison de M. Williams Venner.

Au plus célèbre écrivain de notre siècle.

Illustre Hugo, vrai célèbre écrivain.

Je vous adresse un produit de ma main.

Ce faible écrit est tiré de ma tête

Et ne vient pas d'illustre vieux poète,

Pourtant je suis très petit près de vous

Car vos écrits sont chef-d'œuvre pour

[nous

Et votre esprit qui royaume et abonde

Est un flambeau pour éclairer le monde.

Vous excellez en prose comme en vers

Et vos talents animent l'Univers.

Votre grand art par son ressort magique

Fait vivre encore la grande république.

Il n'est besoin qu'éclairer les humains

Pour les former en bons republicains

Dans vos travaux redoublez de courage

Dieu vous regarde et bénit notre ou-

[vrage

Célèbre Hugo, soyons hommes de bien.

Je vous salue et signe.

GROSPERIN.

—Note de la rédaction.

Pauvre Groperrin, vous ne vous apercevez donc pas qu'en vous mettant de niveau avec le grand Hugo vous paraissez aussi petit qu'une fourmi au pied de la colonne Vendôme.

L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretto No. 39 Rue du Pont, St. Roch; chez M. G. A. Delille Marchand de tabac Faubourg St. Jean; chez M. Hardy & Marçotte libraires Basse-ville; chez M. Bellerive et Laforce Maison des Bains Haute-ville; chez M. Bastien barbier Rue St. Joseph, et chez Marier Rue St. Joseph.

L'ÉLECTEUR est à vendre chez M. Wm. DALTON, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Chez Alex. Atchison, book seller rue Sussex, Ottawa.